

Remettre une fabrique à l'œuvre,
une affaire de lumières.

Pour le projet *Soubise en Général*, inauguré à Dunkerque en 2011, Patrice Carré a dessiné un lieu en même temps qu'une lumière! Relevant du cadre spécifique des Nouveaux commanditaires de la Fondation de France, ce projet avait été engagé dans le cadre d'une politique de la ville amorcée par le maire de l'époque, Michel Delebarre. La ville de Dunkerque et les services techniques ont donc participé à la maîtrise d'œuvre. Mais, dans ce dispositif, les commanditaires étaient également les utilisateurs de la Maison de Quartier et les habitants. Patrice Carré avait été choisi parmi un ensemble d'artistes proposé par Artconnexion, une agence de production et de médiation d'art contemporain basée à Lille, antenne des Nouveaux commanditaires dans la région.

Patrice Carré arriva à Dunkerque pour découvrir la Maison de Quartier *Soubise*, répondant au souhait d'abord flou exprimé par les commanditaires : gagner de la place et faire entrer davantage de clarté dans le hall du lieu, envisageant un espace d'accueil plus beau, plus fonctionnel et plus lumineux. Ce désir déplaçait *de facto* le chantier initial qui portait plutôt sur la question de la visibilité du bâtiment dans le paysage urbain. Obéissant à une temporalité qui n'était pas celle de l'efficacité immobilière en flux tendu, mais plutôt celle qui permet de donner voix à la démocratie participative, l'artiste et les commanditaires surent se mettre au diapason. Réunion après réunion, un mouvement pendulaire se mit en route, constitué d'allers-retours entre deux côtes maritimes opposées, celle de Marseille et celle de Dunkerque, entre deux ports, entre la lumière méditerranéenne et la lumière du nord. Une lente imprégnation des enjeux du projet a pu advenir, prenant en compte le contexte. Chez l'artiste, des intentions plus précises ont émergé, faites de formes visuelles d'habitats, de bâtiments, d'ambiances, de lumières venant se télescoper aux souvenirs d'un séjour familial lillois ¹ ainsi qu'à ceux de différents voyages dans la région.

Relevant de la dimension « réaliste » du projet, il importe de remarquer que cette maison de la rue Soubise de Dunkerque s'inscrit dans un quartier assez conforme à l'histoire générale de cette ville. Les strates temporelles s'y entremêlent dans un vaste collage urbain. La rue Soubise date de 1753, temps où, de Vauban, il ne restait déjà plus que le plan urbain² et où un moment d'accalmie favorisa l'expansion de la ville et le développement de nombreux savoir-faire, allant de la pêche à la baleine jusqu'aux commerces de luxe. (D'ailleurs, si l'objet du réaménagement

01 En fait, de 1965 à 1970, soit de l'âge de 7 ans jusqu'à 11 ans, Patrice Carré a habité avec ses parents à Lille.

02 Les seules fortifications à avoir été détruites par la paix, celle d'Utrecht signée en 1712.

artistique était un bâtiment du XX^e siècle, celui-ci jouxte un immeuble datant du XVIII^e.) Les marques de la Seconde Guerre mondiale y sont encore visibles, avec par exemple des traces de tirs sur les murs. C'est que ce quartier a été, en 1940, le théâtre de la bataille de Dunkerque, dont il a permis de conserver le souvenir collectif, en étant porté à l'écran en 1964 par Henri Verneuil dans le film *Week-end à Zuydcoote*⁰³ d'après le roman de Robert Merle (1908-2004), lui-même enrôlé en 1939 dans l'opération « Dynamo⁰⁴ ». Après cinq longues années de guerre et d'occupation allemande, ce n'était qu'un vaste champ de ruines. Les bombardements nourris et systématiques avaient détruit ou rendu inutilisables les écluses, les docks, les grues, les bateaux, les péniches... Les canalisations d'eau potable, les puits et citernes, tout était crevé, il n'y avait plus ni gaz ni électricité. Systématiquement bombardé, le port de Dunkerque avait été anéanti. De 1944 à 1946, les urbanistes optèrent pour un traitement global de l'agglomération et divisèrent ce territoire en deux zones principales : celle des habitations et celle des industries. Contrairement au Havre d'Auguste Perret ils respectèrent toutefois le découpage cadastral et le tracé de la voirie existant avant 1940, selon le souhait des sinistrés de garder des repères dans cet espace urbain en déshérence.

En déambulant dans les rues refaites, Patrice Carré analysa la situation, interloqué par les surprises du bâti, surtout celles de la reconstruction. À force de familiarisation, il finit par apprécier avec jubilation la façon dont les multiples interprétations et interpénétrations engendrent un tissu urbain imprégné d'une architecture moderne empruntant sa rigueur comme son imaginaire... aux proches voisins de Belgique et des Pays-Bas ! Ce paysage intervint alors pour lui comme une *couleur* supplémentaire, selon un travelling longeant la digue du Braek (qui sépare l'espace industriel d'un côté et la mer du Nord de l'autre) jusqu'au quartier Soubise lui-même, dont les rues bien rangées filent vers le canal à l'une de ses extrémités et s'accrochent au centre névralgique de la ville à l'autre. Le quartier est déjà en mouvement, comme la proche place du Palais de Justice réaménagée au cours d'un projet collaboratif qui montre qu'à Dunkerque, comme dit Carré, « les habitants savent ce qu'ils veulent ou, du moins, ce qu'ils ne veulent pas⁰⁵ ! » En l'occurrence, ils désiraient, en lieu et place d'un espace public encombré par une multitude de mobiliers et d'accessoires urbains, un endroit dégagé et praticable. Dont acte.

03 Premier roman de Robert Merle, prix Goncourt l'année de sa publication chez Gallimard en 1949.

04 Retrait des troupes anglaises et canadiennes par la mer avec l'aide de l'armée française en déroute (« la drôle de guerre »), au niveau de « la poche de Dunkerque » sous les feux de l'artillerie allemande.

05 Patrice Carré, 2011.

Patrice Carré, découvrant le bâtiment et son implantation, imagina tout de suite un projet d'ensemble. Dans sa logique, la lumière, à l'origine de la demande, induisait un réaménagement de la façade et du hall, incitant à ne pas se contenter d'intervenir sur le plafond intérieur en y fixant des luminaires d'artiste... Les vitres de la façade étaient-elles aveuglées d'affiches, d'annonces en tout genre ? Il partagea avec le collectif d'usagers et d'habitants constitué lors des réunions sa façon de la repenser de fond en comble. Il reprit l'histoire qui avait structuré dès son origine la Maison de Quartier, soit tout le tissu laborieux des fabriques parmi lesquelles elle avait elle-même sa place et sa fonction. Il proposa de dégager les baies vitrées à la façon d'un petit atelier « passe-muraille » au premier abord, mais susceptible de se fondre aisément dans une ville née de l'activité portuaire et de l'industrie. Quant au « service public de grande proximité » dont relève l'équipement, l'artiste l'entendit comme une « fabrique à idées », avec sa production d'échanges, de savoirs, d'information, de services, de réponses et de partages.

Alignée sur la rue, la nouvelle façade à la structure d'aluminium laqué, constituée de vitres transparentes et dépolies à mi-hauteur, rythme les effets de profondeur et d'opacité du lieu. En même temps, Patrice Carré souhaita réaliser un vrai signal. « Pas de faux-semblant, ici on travaille⁶ ! ». De jour, les lettres en métal alignées sans emphase indiquent la fonction de la Maison en reprenant la couleur bleue des encadrements des fenêtres. La tonalité est choisie pour résonner avec le rouge des briques de ce bâtiment sans caractère particulier, datant de la reconstruction de la fin des années cinquante. Mais, dès la nuit tombée, la façade s'anime de signes énigmatiques géométriques négociés comme autant de hiéroglyphes lumineux reprenant, derrière le vitrage, le dessin profilé en élévation de luminaires intérieurs collés au plafond. Alors, la fonction s'abîme discrètement dans le noir, avec un régime différent, semblable à celui des enseignes de boutiques et d'espaces commerciaux en tout genre.

De son côté, l'intérieur s'orne d'un sentier lumineux que le visiteur peut apprécier en suivant une suite de formes géométriques simples et colorées. Or, pour ce faire, Patrice Carré a accommodé la recette de la *sauce Soubise* afin de décliner une singulière partition allant des oignons ronds largement ouverts jusqu'à des mesures de cuillères de crème fraîche ! Pour goûter et déguster cette délicate intension du motif lumineux, point n'est besoin d'en connaître la recette : le visiteur curieux devra juste repérer les accointances culi-

naires qui donnent leur saveur aux formes de l'artiste. Car l'artiste n'en est pas à son coup d'essai quant à l'art culinaire : en 1993 il réalisa une première *ratatouille géométrique* ; puis, en 1995, une seconde peinture géométrique à partir d'un *mounassou pour 40* s'inspirant de celle de l'auberge gastronomique de Madame Bleue (à Meymac), puis une *teurgoule* normande, également de 1995, suivie d'une quatrième peinture respectant le protocole des œufs à la neige (1998, pour la collection de Jean-Paul Guy⁷), une cinquième enfin pour une exposition en Bourgogne selon la recette des *pêches de vignes au Côte-de-Brouilly* (1998)!

Pour la Soubise de Dunkerque, Carré s'est souvenu de son utilisation de la patate pour réaliser des dessins⁸. Cette veine qu'il réutilise régulièrement, correspond à son penchant pour tout un vocabulaire domestique, un vaste champ d'objets manufacturés et une curiosité d'ordre anthropologique relative à leur émergence, dont il tire mille et une recettes orthodoxes ou dévoyées. Autrement dit, les formes patatoïdes de ses meubles proviennent du contour d'une surface variable exécuté sans maîtrise particulière, comme lorsque l'on dessine un ensemble en mathématiques : « Tu fais la forme, point⁹ ! » Ces meubles patatoïdes sont, bien entendu, issus des autres pommes de terre que Patrice Carré a copiées au fil des ans, formant une suite balisant son parcours et s'incarnant dans une multitude de médiums. Dans le projet *Soubise en Général*, c'est par souci de confort qu'il a conçu des meubles à une échelle quelque peu surdimensionnée. L'épaisseur généreuse des plateaux des tables et des chaises permet de valoriser leur matière, le hêtre ; quant aux formes légèrement enveloppantes et sinusoïdales de leur découpe, elles rappellent les formes biomorphiques d'Hans Arp. Elles viennent vibrer dans l'espace à la façon de la « ligne claire » échappée d'un album d'Hergé, une autre de ses fidèles accointances. Avec lui, un espace officiel devient vite un lieu traversé par l'humour. Ainsi, la personne qui entre dans la Maison de Quartier est-elle reçue par un mobilier qui procède d'un vaisselier « comme à la maison¹⁰ », converti en meuble étagères et destiné à enserrer des dossiers assortis à l'ensemble. Ne manquent plus que la plante verte et l'aquarium à poissons rouges dont les emplacements sont bel et bien prévus. Les tabourets (à l'assise en forme de gros galets aplatis pouvant également servir à deux personnes) et les banquettes s'ornent d'un moelleux skaï bleu les recouvrant de façon généreuse.

07 Une peinture géométrique commandée par ce grand collectionneur, ami de nombreux artistes et fabricant d'enceintes acoustiques, dont beaucoup pour Patrice Carré. Par ailleurs, Jean-Paul Guy fut président du Frac Bourgogne de 1994 à 2015.

08 *Les yeux*, 1994, onze dessins, 50 x 65 cm. Patrice Carré. *Les yeux, la bouche et les oreilles*, catalogue, textes d'Hubert Besacier et Yannick Miloux, Centre d'art contemporain, Hérouville-Saint-Clair, Normandie, France, 1995, p. 28-29, p. 50.

09 Patrice Carré, 2011.

10 *Idem*.

Tout cela s'additionne dans la rigueur subtilement *déviante* d'un art certes au service de l'administration, mais cherchant à exacerber ses formes par une attention primordiale à l'usage humain. Le dessous de la table haute, servant de présentoir, peut loger aussi des jeux d'enfants. Le plan du bureau en forme de boomerang sollicite confortablement les personnes accueillies dans l'espace du secrétariat. La couleur orange, issue d'un placard des services municipaux où elle avait été oubliée suite à des tâches d'entretien, reprend liberté et éclat sous la patte de l'artiste l'associant au blanc ainsi qu'aux petites touches de rose, de jaune et de vert des classeurs et des boîtes. La plus-value artistique rencontre la valeur d'usage et met en évidence un certain art de vivre, et même davantage : une façon d'envisager le monde et d'y projeter des désirs.

En ce qui concerne l'occupation spatiale, il s'agit, pour Carré, d'ouvrir l'espace en le débarrassant de tout ce qui peut entraver la circulation et le mouvement des corps. Il cherche à induire une sensation de confort sans basculer dans un design trop ostentatoire qui, parce qu'outré, deviendrait rapidement obsolète. Le bois des meubles porte la trace d'assemblages obéissant autant à un principe de construction « d'idées » qu'à des solutions de menuiserie élémentaires. Par exemple, les pieds des tabourets sont conçus d'abord comme de petites architectures abstraites faisant écho aux poteaux en croix de Mies Van der Rohe avant d'être intégrés dans le mobilier. À l'image de la ville de Dunkerque elle-même, qui a su traverser le temps au fil des reconstructions, le geste de Patrice Carré rend hommage à cette architecture moderne où le progrès technique accompagnait des projets humanistes et utopiques. La Maison de Quartier, une des branches de proximité de cette architecture, en fait partie. L'œuvre de Carré est de ce fait un équilibre, une sorte de calcul expérimentant l'héritage moderne et des ramifications à inventer sans jamais perdre le fil d'un certain « art de l'ameublement ». On peut donc l'apprécier comme une proposition musicale dans l'esprit d'Erik Satie ; ou un parcours issu des musiques populaires qui occupent, sans que l'on y prenne garde, le cours de la vie de chacun, jusqu'à se tordre, se *plier de rire* dans la légèreté d'un espace cristallin... Ajoutons à cela la science de la musique composée avec les bruits et la rumeur du monde du musicien futuriste Luigi Russolo (1885-1947) et l'on pourra se demander si l'artiste ne jouerait pas, par hasard, sur plusieurs registres. Bien sûr ! Et c'est précisément pour cette

raison que l'on fait allusion à la cuisine *multi sensorielle* des futuristes pour évoquer certaines de ses pièces.

Patrice Carré est rompu aux exigences de l'espace public. Il a réalisé plusieurs commandes spécifiques dans d'autres contextes : un café-musique à Beauvais (1997) ; une commande d'éléments artistiques pour la médiathèque de Lannion, *Les Cinq fondatrices* (2006) ; *Les Mondes à l'envers* (2008), une installation lumineuse et sonore dans un parc automobile souterrain de l'aéroport Lyon Saint-Exupéry (2008) ; une autre, dans un collège à Montpellier, *Sons de ville/Musiques de champs* (2010). À Dunkerque, le travail d'élaboration du projet demandait un temps qui ne correspondait pas à une volonté administrative normée par le principe des plannings. Il fallut tout d'abord trouver le rythme de la pensée et créer les œuvres en même temps, en somme se régler sur une musique qui s'accorda, pas à pas, aux échanges entre les visions de l'artiste et les vœux de ses commanditaires. Quelles furent les différentes parties en jeu ? Qu'imaginait-on ensemble pour le futur ? L'avancée se fit à cette condition, de bonds en rebonds, expérimentant une élasticité du temps propre à affoler (autant que les neutrinos !) la Loi de la relativité. L'artiste et les commanditaires s'embarquèrent pour une traversée où chacun put trouver sa place, Artconnexion jouant le rôle de médiateur dans la germination du projet. L'espace se structura petit à petit à partir d'une méthode qualifiée par l'artiste de « comic conceptuel ». Les formes commencèrent à émerger, elles se définirent en contour, couleur, matière. Il s'agissait de trouver un nouveau « climat » pour ce lieu. La matière monta, beurre, crème, sel et poivre, les oignons émincés, blanc, jus de viande, farine, eau. Tout un jeu de langage et de couleurs se mit alors en place « dans une géométrie assez libre et réinterprétée de façon à ce que la sauce s'étale pour éclairer au maximum¹¹ ». Les oignons louchèrent vers le mouvement hypnotique des roto-reliefs de Duchamp déjà recyclés pour *les rotos de l'été*, qui détournent le projet optique vers un univers acoustique associé en vingt-quatre disques format 45 tours¹². À Dunkerque, c'était pour des questions de « respiration lumineuse¹³ ». Les mesures d'eau, de farine, de beurre, le sel, le poivre, sans oublier les quatre cuillères de crème fraîche, s'offrirent dans des proportions plus ou moins généreuses, suivant la recette de la sauce Soubise. L'interprétation proposée dessina un schéma au plafond suivant la manière d'accommoder une transparence plus ou moins sourde et colorée. Le regard put ainsi basculer afin

11 Patrice Carré, 2011.

12 *Idem.*

13 *Idem.*

de conférer un *air* à cet ordonnancement. Cette fantaisie donna lieu à une succession d'éclaircissements couronnant les têtes, comme une sorte de respiration créant un espace différent, aussi bien psychologique que physique.

Passé le premier trébuchet du jeu de mot – du maréchal devenu général –, le choix du titre, *Soubise en Général*, engendre enfin toutes les spéculations que procure le nom de la recette, renvoyant à ce fameux personnage, Charles de Rohan (1715-1797) duc de Rohan-Rohan, prince de Soubise, comte de Saint-Pol, Pair de France, maréchal de France, dit *le Maréchal de Soubise*, militaire et ministre français du XVIII^e siècle dont la vie tumultueuse évoque entre autres, par sa correspondance avec Voltaire, l'esprit des Lumières.